



Les Cahiers des Rencontres du RÉSEAU écobâtir

"Le mirage technologique "



Lorient

les 5 - 6 et 7 Novembre 2010

SAMEDI
APRÈS-MIDI THÉMATIQUE

"Le mirage technologique"

*Nota : Comme on dit dans le jargon journalistique,
à l'heure où nous mettons sous presse,
les textes des interventions de*

Marcel Ruchon,

Samuel Courgey : "la Ventilation",

Jocelyne Ortolan : "Étude comparée sur le logement ancien rénové ou pas"

ne nous ont pas été communiqués.....

« Complètement sans l'accomplissement est utile, Achèvement sans être achevé est désirable »

Lao Tseu (cité par Hassan Fathy dans construire avec le peuple)

Pascal Baeteman - Membre du RÉSEAU écobâtir

Osons comprendre

Pour introduire ce thème dans le cadre de nos questionnements liés à la production et à l'usage de bâti, d'habitat, il me paraît indispensable de saisir d'emblée les significations intriquées de ce qui ressort d'un phénomène physique et psychologique: le mirage d'abord; et ce qui appartient à l'histoire et à la culture: la technologie.

Les déformations des masses d'air soumises à un intense échauffement (désert, routes goudronnées en été) induisent par le biais de phénomènes optiques identifiables des projections mentales qui nous feraient imaginer des réalités illusoires. Or, mirer est d'abord une action de regarder attentivement, ce dont nous ne nous laissons pas dans nos ambitions de discernement qui nous réunissent au sein du RÉSEAU écobâtir.

Pour l'illustrer, je ne peux m'empêcher de soumettre à vos sagacités affûtées ces procédures commodes que nous pratiquons quotidiennement sans mélancolie; qui aujourd'hui encore "mire" à l'aide d'un théodolite sans se laisser subjugué par les derniers développements des "laser"?

Pourtant la satisfaction des indications de planéité sont tout à fait suffisantes pour caler un échafaudage ou des banches, tracer un niveau ou tirer une chape de chaux. L'avantage

essentiel de la matérialisation du petit point lumineux et rouge qui matérialise dans l'espace un hologramme de plan horizontal consiste dans la possibilité de travailler SEUL. Et sans doute sommes-nous parfois les agents même de ce terrorisme feutré dans la surenchère industrielle de modernité qui vise à faire de nous les prescripteurs, les applicateurs et les usagers de progrès que nous serions bien avisés d'évaluer. La quantité d'outils manipulés par un maçon d'aujourd'hui est sans équivalent historique et nos métiers flirtent avec la gesticulation pour ne pas dire l'agitation.

A cet égard nous pouvons nous appuyer sur les intuitions d'un auteur comme Ivan Illich pour nous aventurer dans cette "contre productivité" portée par les professionnels, nous orienter dans le chaos de ce que Jacques Ellul nomme le bluff technologique et interroger cette fascination qui nous étreint dans "l'obsolescence de l'homme" abordée par Gunther Anders.

Partageons nos illusions et nos imperfections plutôt que nous perdre en représentations

Les power point en panne ou le demi entonnoir spatial de la "salle" d'amphi, sans parler des alarmes incendie/vol, du bruit des

frigos de la ventilation dans le restaurant végétarien situé dans une aire urbaine de grande distribution, tous ces couloirs de consentement sont les signes facilement perceptibles de notre résignation à un bâti d'indigences d'usage pour nous conformer à des conventions et des normes mélangeant sécurité, immédiateté annoncée, clivages et hiérarchisation étanches dans une surenchère d'équipements que les huîtres du marché contestèrent d'évidence (les danses bretonnes auraient sans doute eues raison de notre difficulté à "faire corps").

Pourtant nous allons nous en contenter pour échanger et tenter de discerner en quoi nous sommes séduits par l'opacité de ces systèmes d'auto asservissement qui nous inhibent et nous empêchent de contribuer ensemble à nous confirmer dans nos recherches pour la satisfaction de besoins légitimes d'abris.

Nous sommes obsédés par le "progrès" et par l'innovation, comme si l'histoire des grandes "découvertes", le pillage insolent et nos discontinuités cosmologiques nous obligeaient à poursuivre un bluff technologique initié par un cocktail de peurs et d'avidités irrésolues.

Les pertinences constructives vernaculaires qui nous attirent par leur évidence alors qu'elles disparaissent de notre champ des possibles sont autant des motifs de curiosité que de mélancolie: seul un rhabillage technologique pourra leur rendre la possibilité de se pérenniser au milieu de nos élucubrations, de nos gesticulations (cf. Le Pavé), de nos agitations censées affirmer notre appartenance à la modernité et au présent.

Ainsi nos blocs de terre crue devraient être stabilisés au ciment et compressés pour ne pas souffrir la comparaison avec l'archaïsme des briques d'adobes trop simplement moulées par nos ancêtres ou nos contemporains évincés de l'histoire en marche. Pourtant la résistance à la compression d'une adobe est largement suffisante pour répondre aux sollicitations statiques que nous lui infligeons: les vieux murs du bassin de la Garonne ou les publications des archéologues de CatalHuyuk sont encore là pour nous dire leur tranquille résistance aux usages urbains, la vieille ville de Bam ayant elle, l'insolence de défier les recommandations antisismiques... Alors pourquoi faut-il inventer des doubles murs en blocs de terre comprimée et stabilisée pour fourrer de l'isolant dans le système constructif d'un centre écologique situé dans le Trièves? Le renoncement aux intelligences vernaculaires pour privilégier des impératifs de marketing, de montage financier ou de portage institutionnel, d'avidité géo climatique et sociale commande aux intentions vertueuses cantonnées à la propagande ou à la "réclame". Les leçons d'André Ravéreau pour les architectures situées (Le M'zab, Alger, Le Caire) n'ayant pu venir

amortir les audacieuses indigences des chantres de l'alternative plus préoccupés d'apparaître au risque de la médiocrité effective mais innovante.

La nouveauté technique sert alors à alimenter un besoin de reconnaissance social plus qu'à contribuer à la réponse que le caractère "traditionnel" ou "vernaculaire" obère d'une insignifiance insupportable.

Ainsi notre pisé devra être foulé à l'air comprimé dans des banches en acier pour chorégraphier l'urgence et la toute puissance mécanisée (des mouvements de bobcat, de mécalac et de grue dans lesquels nos corps de maçons modernes seront "enrobés" de l'aura technologique qui manque à ces peuples indigènes réduits à des bassines en osier, à des gestes lents, frappés et chantés (cf. travaux sur le rôle des danses dans la socialisation des êtres de France Schott-Billmann). Oublieux de nos traditions constructives à consentir au réel, nous n'aurions plus qu'à balayer nos frustrations gourmandes par le truchement de nos avidités de vitesse apparente, de désenchantement méthodique et de parcellisation acharnée depuis l'avènement du management, de l'organisation scientifique du travail et de la mécanisation. Les Luddites ou les canuts briseurs de machines, des débuts de l'industrialisation, témoignaient d'une lucidité et d'un discernement que les "Lumières" et "la religion du Progrès" ont savamment opacifié au profit d'un asservissement de nos corps et de nos vies dans le chaos des injonctions paradoxales des successeurs arrogants de Vaucanson ou de Ford.

L'acharnement à la rationalité des gestes productifs dans une objectivation impossible de nos corps mus par le goût et la subjectivité historique du travail, même technique, pose la question terrible de notre légitimité à être dans ce monde contemporain pétri de fascinations vaines pour ce qui n'est pas vivant.

Je ne ferai pas ici l'éloge du carburateur mais vous invite à partager cette puissante énergie libidinale que nous investissons dans nos métiers et qui nous guide dans les satisfactions à œuvrer ensemble pour savourer les mises à jour de ces cultures constructives élaborées bien avant même l'invention des assurances...

Les travaux de Christophe Dejours sur la souffrance au travail et sur l'acharnement industriel éclairent ces mimétismes d'une violence sournoise qui nous conduisent à nous invalider en nous réduisant à des tâches d'applicateurs ou de manutentionnaires dans une course vaine à cette croissance même "bio-sourcée".

Il nous appartient bien de choisir à l'aide d'indicateurs les procédures les moins invalidantes et les plus confirmantes, au risque de désobéir.

Après des décennies d'aménagements à grand renforts d'écrans dissimulant l'enchevêtrement de réseaux, nous serions en quête d'authenticité voire d'ethnicité.

Pourtant quel gâchis à suivre les recommandations d'EDF en terme de réhabilitation du bâti ancien pour « générer des espaces dignes des studios de télévision on ensache les habitants dans des emballages en placoplâtre et laine de verre afin qu'ils soient à l'abri des vieux murs réduits à leur aspect extérieur que l'on s'empresse de rendre visible (le « blingbling » des pierres apparentes peu importe qu'elles soient gélives...)

Mais quand les petits malins du green-washing viennent insuffler de la ouate de cellulose dans des parois de polymères à grand renforts de scotch et de ventilations tuyautiques, je m'interroge sur l'accessibilité des usagers à la complexité des systèmes de régulation, dès lors que leurs vieux murs ne valent plus que comme handicap dans les réglementations et les labels d'excellence contemporaine.

Déshabiller les mots qui nous camisolent et nous sidèrent : le siphonage de la DHUP s'offre la congruence de nos métiers...

Je trouve curieux de nous intéresser aux obstacles qui freinent la "croissance verte".

Quand on entend les préoccupations de Saint Gobain (avec sa chaire d'écoconstruction à l'école des Ponts et Chaussées) ou Lafarge qui rêve de décrypter et d'imiter les coquillages, je renifle que notre bénévolat et nos intuitions à revisiter les modes de construction ancestraux sont une aubaine pour les logiques industrielles du green-washing.

Mon sentiment demeure que nous n'arrivons pas à construire suffisamment et de manière significative parce que nos exigences sociales et politiques ne se satisfont pas des lois du marché et de la spéculation ; confusément encore je sens que nous consentons à prendre des risques pour des salaires de misère dans un contexte immobilier d'iniquités et d'injustices graves parce que réglementaires et normalisées...

Les systèmes constructifs non industriels comme le pisé ou les arcs ou les escaliers sur voûte sarrasine sont de très bons exemples de cette métis incarnée dans le bâtiment par des générations d'ouvriers et d'artisans. Le réel plaisir que nous ressentons à œuvrer pour bâtir nous permet de contacter le "conatus" (persévérance dans nos êtres) développé par Spinoza et qui fait de nous des acteurs véritablement "bio sources"!... Mais l'avidité et

la prégnance des impératifs de rentabilité à court terme de nos vizirs du management écologique tournent à l'instrumentalisation de nos recherches et de nos témoignages, en vue de fournir une issue vaine aux grandiosités irresponsables de la croissance verte.

Le chaume est un excellent "matériau biosourcé", il a été proscrit pour des raisons compréhensibles d'incendie à l'époque où les bougies se disputaient avec les chandelles et les braises pour invoquer la sécurité des déchets radioactifs (il me semble qu'aucune compagnie d'assurance ne garantisse une centrale nucléaire)...

Notre société industrielle a su éliminer petit à petit les procédures concurrentes pour nous laisser désemparés dans la faillite de la financiarisation et du tout spéculatif.

Les terres à bâtir, excellentes représentantes d'une exaspérante lenteur géologique, délicieuses précarités confortables (mais éventuellement porteuses et poreuses aux échanges complexes qui président au quotidien de l'habitat d'usage), sont également d'une gourmandise indécente en main d'œuvre pour ne pas heurter les projections de nécessité à l'immédiateté que s'est octroyées la monoculture de l'impétuosité bétonnante: l'écran plat de nos imaginaires écrasés par l'urgence et le profit coûte que coûte.

On voudrait nous faire croire que l'heure est grave et que le bâtiment devrait faire un effort de réduction de facteur 4 pour contribuer à nos engagements internationaux de Kyoto et suite.

Pourquoi des matériaux d'origine vivante viendraient-ils sauver la mise de nos errements industriels irresponsables, sinon pour enclencher une dynamique marketing indigente mais efficace?

Le procédé consiste, à grand renfort de mots valise, à nous faire prendre des vessies pour des lanternes, des terrains agricoles pour des terrains à bâtir, des empilements de panneaux infirmant pour de l'habitat, des villes ou des bourgs anciens pour des galeries marchandes, des pierres apparentes pour du patrimoine, des labels (HQE, Biosourcés) pour des gages de qualité, pendant que les revenus de notre travail de constructeur se réduisent à des peaux de chagrins submergées d'exploitation, de domination et d'invalidation. Combien coûte l'étude du « Boston consulting group » à l'origine de cette terminologie infantile de toute puissance ?

Il nous appartient donc d'invalider les mésusages du bâti, de notre main-d'œuvre et de nos sensibilités, de proposer de dissoudre la bourse, d'acquiescer les banques collectivement au moment où elles sont

réellement aux abois, réduire l'échelle des revenus voire proposer l'instauration d'un revenu d'existence; voilà là quelques mesures d'accompagnement indispensables à la réactualisation des pertinences constructives situées, régionales et solidaires.

Pour ce qui est de la nature comme avenir de l'industrie, l'association Biomimicry Europa ou Greenloop ou Paul Acker (directeur scientifique des ciments Lafarge), tous sont enthousiastes: le biomimétisme est un fantastique stimulateur de créativité! Et Hervé Arribart (ex directeur scientifique de Saint Gobain) de surenchérir dans le Figaro (du 18.9.2010): la matière vivante est autonome... elle s'autofabrique, se reconfigure et s'adapte à son environnement... C'est devenu un réflexe: quand un nouveau problème se pose, on commence par voir s'il été résolu par la nature.

Bio-polymères, bio-assistance, bio-assurance, bio-pouvoir, quel crédit accorder à cette "novlangue" impitoyable qui nous enjoint de délaisser nos friches de réel pour nous agglutiner aux mirages du pouvoir?

Et si nous faisons le pari de remonter ces insignifiances évincées par la science colluse du pouvoir, pari gourmand de ces satisfactions artisanales loin des organigrammes qui préfigurent nos disparitions commodes au seul motif que l'innovation prime sur le plaisir d'être?

Définir les matériaux biosourcés oblige en ces temps de faillite industrielle et financière à s'interroger sur notre légitimité à saboter l'univers et à commencer par nous même...

L'infini des exemplarités d'un vivant situé devrait nous encourager à apprécier les possibles avant d'augurer d'exploiter des ressources à des fins criminelles...

La diversité n'a pas vocation à alimenter les errements avides des accapareurs de brevets ni à soutenir, à fortiori grâce à nous, ceux qui visent son évincement dans un déni de tous ...

Jardinons ces gestes de proximité, ne nous contentons pas de nous indigner d'une administration qui autorise les centrales nucléaires et les transports de matière fissiles et prétend interdire l'usage d'habitat mobile ou les réquisitions d'abris inutilisés.

Bio source, j'hésite entre l'oxymore et l'injonction paradoxale, mais je ressens quelque chose de totalitaire dans le concept, disons par exemple enfermer le vivant dans un "Guantanamo sémantique" qui ferait du film "Inception" un brouillon potache. Que s'élève un B Traven pour écrire, décrire et dépasser l'impasse de l'imposture (mais que fout l'Oulipô?). Quand Bachelard est invoqué par un professeur à l'école supérieure de physique et chimie industrielles et directeur scientifique du laboratoire central des Ponts et Chaussées : "les formes s'achèvent. Les matières, jamais.", j'aimerais lui souffler que ses pourquoi ont la

saveur du tabou sur la collusion de la technique, de la norme et du pouvoir (cf. l'interdiction de la construction en pisé dans le département du Rhône avant son endiguement...).

Si les performances technologiques pataugent à nous extraire de "l'obsolescence de l'homme", si la bêtise et le narcissisme d'une mécréance se disputent les dépouilles de nos libidos au milieu des ruines du progrès inique, alors il nous reste à rire de ces vanités et à témoigner dignement de nos humilités: "La France a des réactions d'épave dérangée dans sa sieste. Pourvu que les caréniers et les charpentiers qui s'affairent dans le camp allié ne soient pas de nouveaux naufrageurs." (René Char - 1942, les Feuillants d'Hypnos).

J'omets mes commentaires sur la loi le Chapellier, les jerrycans de 20 l. en fer blanc contre la Ligne Maginot, mon admiration pour Georges Guingouin et vous incite à la gourmandise émancipatrice et décroissante...

Imprimons au devenir des bâtiments le caractère rustique précieux de nos êtres pétris d'audaces et de précarités jubilantes...

Devons nous suivre Ilich et Anders pour nous affoler de cette haine que nous vouons à notre précarité et notre fondamentale imperfection au regard condescendant des machines qui font l'impasse sur leur maintenance et leur "autorité" usurpée?

L'impressionnante charge des cultures vernaculaires présentées par Bouchain et Frey ne devrait-elle pas nous inciter à retrouver cet horizon de consistance que Stiegler nous encourage à redessiner pour échapper à cette immaturité et cette infantilisation dont nous sommes les victimes consentantes et complices dans cette mécréance et ce discrédit pour nous même ? Au cœur de la "dynamique" de consommation et d'un abrutissement que nous octroient les impasses de l'immédiateté sous la forme de l'industrie de programme, c'est bien à l'indécence insoutenable que nous sommes "conviés" à participer auprès des instances administratives désarmées par les réalités climatiques et sociales terribles que nous avons générées.

Après avoir produit du "logement" en masse nous voilà dans la nécessité de circonscrire les gaspillages faramineux d'énergies fossiles voire nucléaires qu'ils induisent.

Les successives Réglementations Thermiques s'évertuent à produire des "recommandations" qui contredisent les errements concertés pour ancrer des mésusages flagrants par le biais des

injonctions de modernité dans l'acte de bâtir et dans les "façons" d'habiter.

Depuis des décennies nous sommes hantés par des logements "intelligents" et des outils efficaces plutôt que reconnaissants pour des satisfactions issues de synchronicités éprouvées.

Depuis les projets d'urbanisme jusqu'au geste des constructeurs se multiplient en effet des prothèses de pensées et de concertation. La rationalité apparente surfe sur la désaffection des "traditions" et de savoir-faire handicapés par leur faible teneur en virtualités mentales dûment informatisées. Que peut-on attendre d'un architecte qui ne dessine pas ?

L'intensité et la bienveillance ne nous seront pas données ; il nous appartient d'œuvrer à leur manifestation dans la recherche mutuelle pour produire et user d'un bâti cohérent et légitime.

Depuis les indulgences, nous trafiquons nos renoncements à l'insignifiance de nos gestes dans un capharnaüm de normes et de labels aux obsolescences programmées.

Les pertinences des habitats dit "vernaculaires" pourraient constituer un horizon d'ambitions pour nos pratiques empiriques à revisiter les matériaux premiers et les cultures constructives pré industrielles.

Or pour persévérer en état de grâce technologique, il convient d'innover plutôt que de donner du sens à des réponses connues en interrogeant les contraintes.

Interroger nos pratiques quotidiennes de bâtisseur sur les mirages induits et générés par nos impatiences reste délicat.

En effet la lenteur et les indispensables synchronicités à l'œuvre dans les savoir-faire ancestraux et les empiriques connaissances situées ne sont plus à la mode!

Penser que l'isolation va résoudre la problématique du confort et de la volupté thermique serait faire fi du confort d'été et du scandale de la climatisation dans les logements sans inertie.

Se satisfaire de la ouate de cellulose sans oser remarquer tout ce qu'implique l'étanchéité à grand renfort de « scotch ».

Certes, nous pouvons parfois discerner parmi l'avalanche de prescriptions confuses celles qui relèvent trop facilement de cette "culture" des écrans venus masquer de paisibles et rassurants murs en pierres ou en terres.

Que proposer aux futurs occupants, fascinés par les standards de modernité lisse-étanche diffusés par les studios de télévision ou les emballages "personnalisés" et truffés de connectique au loin, sans invalider les enduits modestes mais perspirants au près ?

Comment faire partager notre intuition à perpétuer l'usage d'un bâti vernaculaire dans le tohu-bohu des normes et des règles

professionnelles submergées par l'impétuosité des équipementiers?

Comment jardiner des réponses techniques mesurées et faisant appel à de la main d'œuvre et des matériaux locaux lorsque le mimétisme pousse à la débauche d'installations complexes voire contradictoires?

Comment infuser ce goût pour remettre à jour des comportements d'acteurs/habitants dès lors qu'il n'y a plus de somptuosité que dans la grandiosité de l'objet logement essentiellement motivé par sa valeur spéculative?

La tendance "verte" ou "écoconstruite" lui conférant alors ce supplément de vertu qui nous rappelle étrangement le commerce des indulgences: le mélèze de Sibérie, les enduits hollandais ou vénitiens, les carrelages espagnols ou les poêles finlandais, les voûtes nubiennes ou les escaliers sarrasins n'échappent pas à cette impitoyable frénésie ethnique marchande qui nous transforme en collaborateur du marketing de la "niche" et de la défiscalisation... Pauvre de nous!

Heureusement qu'une connivence autour du vernaculaire s'avance...

Il nous reste à inventer de la valeur d'échange et d'usage pour nous extraire de ce piège à consentement que constitue le mirage technologique. L'habitat groupé, la mutualisation des moyens, l'imagination et la culture constructive ne nous permettraient-ils pas de nous affranchir des banques et des assurances ?

Alors que nous nous débattons au beau milieu d'un effondrement systémique, le mirage consiste à fourbir nos sensibilités pour œuvrer à l'adaptation du productivisme alors qu'il me semble indispensable de désobéir en créant de véritables « vides » énergétiques et technologiques mélangeant gratuité, lenteur, intuition et temps retrouvé...

Raccourcir tous les circuits pour relégitimer notre goût pour construire et habiter ensemble... plutôt que sauver le productivisme et la tyrannie technologique... Ne devenons pas les « experts » d'une technicité « bio hétéronome... Retrouvons les outils conviviaux et sapons les clivages en acceptant une lucidité subalterne au vivant, Parmi... !!

Bibliographie

- Ivan Illic : Œuvres complètes. (Fayard)
- Jacques Ellul: Le bluff technologique. (Hachette)
- Gunter Anders : l'obsolescence de l'homme. (Encyclopédie des nuisances)
- Lindsay Asquith, Marcel Vellinga: Vernacular architecture in the twenty first century. (Taylor & Francis)

- Paul Oliver: Encyclopedia of vernacular architecture of the world. (Cambridge university press)
- André Ravéreau : Le m'zab, une leçon d'architecture
- Pierre Frey : Pour une nouvelle architecture vernaculaire (Acte Sud)
- Christophe Dejours : Travail vivant, sexualité et travail/travail et émancipation. (Payot)
- Cornelius Castoriadis : la montée des insignifiances.

- Pièces et main d'œuvre : <http://www.piecesetmaindoeuvre.com>
- Contregrenelle 3, décroissance ou barbarie. (Golias)
- Matthew B. Crawford : L'éloge du carburateur. (La découverte)
- François Jarrige:Les Luddites, bris de machines.
- Valérie Negre : Au temps des tueuses de bras.

Débats :

Vincent RIGASSI :

« La base de tout cela, c'est ILLICH ! Si on calcule le temps qu'on passe dans une voiture, on s'aperçoit qu'on est face à un outil qui nous aliène !

À cela, Bernard STIEGLER répond : la question n'est pas de savoir si on est aliéné ou non, mais : l'outil est-il aliénant ou pas ?

De ce fait on peut se poser cette question : Comment un outil technologique devient de la culture ?

La technologie est comme une immanence dans notre mode de vie et ma question de fond est de savoir si l'outil aliène ou émancipe ? »

Pascal BAETEMAN :

« Il est difficile aujourd'hui de proposer une alternative...

C'est ce que Gunther ANDERS appelle " la honte prométhéenne ", c'est à dire que l'homme, aujourd'hui, aurait comme honte de n'être pas aussi parfait que les objets qu'il a créés.

Gunther a travaillé plus loin sur le ressort, le ressort fondamental sur lequel la [...]

difficulté pour l'homme est d'être confronté aux objets, avec un complexe vis à vis de la chose parfaite (la machine)...

... va dans le sens de trouver en soi les ressorts de la « réaction »

... fabrication en soi de cette sorte de ressort/désir de dévier notre pulsion, notre libido à fabriquer des outils confortables ... »

Marcel RUCHON :

évoque la capacité d'auto-limitation : « On peut citer cette anecdote des anthropologues qui sont allés étudier les Papous. En les observant, ils constatent qu'ils perdent beaucoup de temps dans certaines tâches. Alors ils décident de les aider à organiser leur travail pour pouvoir en faire plus. Lorsqu'ils reviennent un peu plus tard, ils constatent avec consternation que ces derniers sont ravis car ils ont gagné deux fois plus de temps pour glander !C'est de la parfaite décroissance ! »

Cf. l'ouvrage la société contre l'état,Pierre Clastres

Jean-Jacques TOURNON :

Il évoque une histoire en Afrique... où l'on avait fait des propositions de choix entre une construction standard, en béton occidental, et une construction en terre traditionnelle relookée. Les gens du pays se sont rués vers la représentation occidentale. « Il y a le poids culturel du regard des autres, la honte influe directement sur nos comportements... La plupart de nos comportements ne sont pas dictés par nos pulsions mais par le regard qu'ont les autres sur nous ! »

Alain MARCOM :

« A propos de la libido, de la terre sauvage, avec Mary, on a animé 3 fois des stages en Italie, dans la plaine du Pô, pas loin de Rhône-Alpes, des stages de formation genre « on patouille ». Les participants (des archis essentiellement) sont tout de suite entrés dans le jeu avec la matière, et ont tenté d'imaginer ce que l'on pourrait faire avec.

En France, nous avons essayé de faire la même chose, mais il y avait une différence de culture, l'accueil n'a pas du tout été le même ! Les premières réactions ont été des questions sur : « les assurances, la durabilité, le risque incendie, les microbes, les moisissures... »

... comment puis-je faire courir ma libido dans ces conditions ?

Alors, jacobinisme ou fédéralisme ?

On se retrouve avec ce mirage technologique qui est auto-inhibant : il y a erreur en deçà des Pyrénées et vérité au-delà des Alpes ??? »

Vincent RIGASSI :

« Comment peut-on, par le collectif, dépasser ces blocages de la peur inhibante ? Exemple : un jour, j'ai pris en photo une maison en pisé, un vieux est sorti et il a fini par me parler avec fierté de cette technique ancienne.

On voit que le ressort n'est pas loin.

La solution n'est pas dans la croissance verte, mais aussi dans la valorisation du local ! »

Charles MAGNIER :

« Il y a aussi la notion de compétition et de performance : basée sur la comparaison aux autres... "Si je me regarde, je me déssole, si je me compare, je me console !" Il nous faut arriver à modifier les marqueurs sociaux ! »

Pascal BAETEMAN. :

« Nous sommes dans l'univers de la compétition plutôt que de la performance ... Exemple du Solar Décathlon ... je tairai le nom des participants... Ils ont construit un bâtiment de 100m² en 15 jours pour 300 000 € ... Nous pouvons remarquer l'importance de ce concept de la performance au lieu de la recherche de satisfaction... »

Charles MAGNIER:

« La technologie nous permet de résoudre les problèmes à moyen terme, mais c'est de la capacité à organiser les collaborations, à nous organiser et non à entrer en compétition, que viendra la solution. »

Jean-Pierre OLIVA :

En aparté, « Chez "écobâtir", on ne dit pas collaborer mais coopérer ! »

Jean-Luc LE ROUX :

« Il faut aussi évoquer la souffrance au travail induite par la technologie ! Nous pouvons citer l'exemple du plombier, qui lors de l'installation d'une nouvelle chaudière, peut se retrouver complètement perdu face aux préconisations du constructeur en lisant la notice (qui d'ailleurs, est de plus en plus compliquée)... Il s'opère un déplacement entre le stress du calcul et le stress de l'application des strictes instructions du fournisseur. L'aliénation aux prescriptions du fournisseur ne laisse plus aucune part de créativité. »

Bernard LAB :

« Dans un mirage, il y a un effet d'optique qui se produit de loin... 2 mirages n'ont pas la même conséquence. Ce n'est qu'après coup que l'on pourra voir les conséquences de ces 2 mirages : exemples de l'automobile ou de la bicyclette en leur temps. La double flux, pourquoi pas ? C'est un deal en construction : quand on fait le choix de l'utilisation d'un nouveau matériau, on se pose la question de la pertinence de ce choix, mais on n'aura le résultat que 10 ans après, et entre temps la filière aura évolué. »

Pascal BAETEMAN :

Se référant à Günther Anders : « La honte c'est un acte qui est susceptible d'échouer, c'est un rapport à soi-même qui échoue ! Mais cet acte

qui échoue a une caractéristique: c'est un acte qui ne prend jamais fin. Cette autoconstruction de la honte, on doit l'interroger. »

Olivier Krumm propose à Samuel Courgey d'intervenir sur le High-tech.

Samuel COURGEY :

« Sur un plan théorique je suis d'accord avec les idées défendues par "écobâtir", le débat d'idée est passionnant mais il y a des réalités matérielles.

On ne sait pas faire aujourd'hui des bâtiments techniquement performants et sains sans l'aide de la technologie... Il faut réaliser entre les débats que nous avons des besoins de technologie minimum !

Ne nous trompons pas sur les problématiques (cf. chapitre 5 sur la ventilation dans livre la conception bioclimatique première mouture).

A priori, il est très difficile de construire des maisons dans nos climats sans cette petite boîte!

A la question: le confort d'une ventilation double-flux est-il adapté ?

La réalité est qu'aujourd'hui cette demande de confort relève de la technique. Sous nos climats tempérés, on ne sait pas faire un bâtiment performant et sain, sans technologie.

Il y a un écart entre les débats philosophiques et la réalité, il faut admettre les limites et les contraintes et y répondre avec le minimum d'empreinte écologique.

Ne nous trompons pas d'objectif ! (se référant au texte de Jean-Jacques en Annexe 1)

Dans la qualité d'échange, le plus intéressant est bien sûr le débat philosophique développé par Marcel et Pascal mais il faut les distinguer des débats technologiques. »

Alain MARCOM:

« Est éthique ce que le monde peut s'offrir ! Il serait étonnant dans cette société d'abondance de parvenir à la sensation de satisfaction ... car elle pose ses bases sur l'insatisfaction ! »

Il y a 6 milliards d'habitants dans le monde qui n'ont pas la ventilation double-flux.

Ce à quoi nous renvoie la performance, c'est à la convoitise et aux désirants insatisfaits coupables d'être repus !

Sur ce fil du rasoir de la consommation, on nous dit : " Vous êtes nantis, mais il vous manque toujours quelque chose !" C'est la légitimité du mirage technologique... sans arrêt bousculé: être repus dans un monde à manquer/manquement... »

Nicolas Meunier :

« Ne sommes-nous pas dans une consommation de signes ?

On peut regretter qu'il n'y ait pas de point de vue économique de la chose, pas d'anticipation, d'arrêt de la surenchère...

Ex. : pour la ventilation, on est encore dans le bluff technologique : l'uranium est acheté au Niger à un prix ridicule. Les chinois en rachètent : alors, est-ce que l'on ventile avec un pédalo ou est-ce que l'on fait la guerre aux Chinois ? »

Véronique PERRIOT :

Question à Samuel Courgey

« Quel confort la technologie apporte-t-elle contre quel inconfort ? (ex : bruit, courants d'air)

La VMC a très mauvaise presse en France car on installe mal ces systèmes !

Si elle fait du bruit ou que l'on sent les courants d'air, c'est qu'il doit y avoir un problème quelque part ! »

Samuel Courgey:

« Un investissement comme la double-flux, est-ce une solution que tout le monde peut se payer ? » : ce n'est pas la question.

C'est un choix de confort ou une question énergétique ?

La mauvaise presse de la VMC est due à sa mauvaise mise en œuvre qui apporte l'inconfort courant d'air ou bruit.

Il n'y a pas de solution universelle, car il n'y a pas de problème universel.

Pour la ventilation, il peut y avoir d'autres solutions : ex. ventilation hygrorégulée.

L'électricité n'est pas forcément de l'Universel (en France oui !)

Vincent RIGASSI :

La 1ère intervention de Samuel Courgey l'a troublé, mais il a trouvé une explication dans la seconde :

« Il n'y a pas de basses contingences matérielles, l'efficacité est dans la capacité à se questionner ! Il n'y a pas de bonne ou mauvaise technologie. La réponse est dans la gouvernance en rapport aux références culturelles...Mais avec quels outils coopératifs et participatifs ? »

Jean-Luc LE ROUX :

abonde dans le sens de Vincent :

« Dans le credo de la technologie, un autre exemple: la performance de la RT2012 sera jugée à l'aune du logiciel de calcul. On marche sur la tête ! La performance des bâtiments de demain sera attestée par des outils de calcul dont les données de références orienteront les résultats. Les logiciels vont évaluer les

performances énergétiques, mais demain c'est le virtuel qui va évaluer le réel ! »

Jean-Jacques TOURNON :

« Va-t-il falloir faire un certificat ou un mode d'emploi aux personnes pour habiter ce type de bâtiment ?

Les constructions que nous faisons actuellement demandent de plus en plus de compétences d'habitation. Il peut y avoir une acceptation de la technologie par un usage raisonné donné par un mode d'emploi d'habiter. »

Gwenole AUVRAY :

« Informer les gens n'est pas le problème. Si on est dans une culture collective, par la capacité à investir le politique, pas besoin, car il y a des échanges. »

« Ne participons pas nous même de ce mirage technologique en voulant bâtir des logements écologiques alors que le problème se trouve plus du côté du logement des plus pauvres ? »

Vincent RIGASSI :

« Informer les gens de ce que l'on fait n'est pas le propre de l'éco-constructeur, c'est dû à la sclérose de l'information du public. »

Bernard LAB :

« Il y a distance entre littérature/philo et réalité au niveau du consentement.

On hérite de cette vision technologique, on la met en œuvre de manière consentante.

Attention que le philosophe ne soit pas le moraliste ou le garant des bonnes pratiques. »

Alexandre NIKOLIC :

« Il est assez surprenant que l'on parle du mirage technologique sans parler du mirage scientifique.

Alors que la religion a été évincée par la science, on s'aperçoit que l'on ne maîtrise pas beaucoup plus de questions aujourd'hui !

Si l'on étudie l'histoire des peuples, on se rend compte que les anciennes civilisations avaient beaucoup plus de connaissances que nous aujourd'hui sur la faune, les plantes, les éléments et la cosmologie... ! »

Samuel COURGEY :

« Pour les modes d'emploi : Les voitures d'aujourd'hui sont très sophistiquées, le mode d'emploi n'existe plus, cela n'empêche pas de les utiliser !

La technique est affaire de spécialiste donc un mode d'emploi est indispensable.

Que le philosophe, le politique, le scientifique
reste chacun à sa place !
La survie de l'humanité ne passe pas par une
solution technique, mais par le « vivre
ensemble ».
C'est ma vision de technicien ! »

Pascal BAETEMAN :

« Il est possible d'avoir une satisfaction
intellectuelle et philosophique dans le travail
manuel, que l'on n'a pas quand on reste dans le
mental.
La technologie est un préalable au scientisme.
Ex. cycle de l'eau - partage des eaux potables
en ville dû à des médecins.
Le mélange des genres ne veut pas dire dérive
scientiste. »

Richard LACORTIGLIA :

« En conclusion : Les problèmes sont
complexes, ils ne sont pas noirs ou blancs.

Il y a un consensus sur ce constat. Mais
pourquoi on ne se révolte pas ?
Mon arrière-grand-père était maçon creusois,
il montait à Paris à pied pour bâtir le Paris de
l'époque et partait pendant des semaines... »
L'industrialisation a volé le savoir-faire des
artisans !
Mais, on le voit aujourd'hui, beaucoup de
personnes veulent sortir de ce cercle virtuel
et revenir au concret ! »